

*L'Église à la fin du Moyen Âge**

(XIV^{ème} et XV^{ème} siècles : l'attente fiévreuse d'une réforme)

Claude WATTEEL

Vice-président de la Société des Amis de la cathédrale d'Amiens

La fin du Moyen-Âge est une période de crises, tout d'abord au niveau temporel, avec trois grands fléaux : les épidémies – la peste noire qui a ravagé l'Europe au XIV^e siècle n'a pas complètement disparu au milieu du XV^e – les famines et enfin les guerres. La guerre de Cent Ans dure jusqu'en 1453 : Charles VII, roi de France l'emporte sur Henri VI d'Angleterre à la bataille de Castillon. Cette guerre à peine terminée, l'Angleterre bascule jusqu'en 1485 dans un autre conflit : la guerre des Deux Roses.

Les XIV^e et XV^e siècles sont aussi une période de crises au niveau spirituel. L'unité religieuse médiévale souffre d'abord de l'affrontement entre le pape Boniface VIII et le roi de France Philippe le Bel, puis du long séjour des papes en Avignon, de 1305 à 1377. La Chrétienté se divise ensuite lors du Grand Schisme d'Occident : jusqu'en 1417, deux, puis trois papes prétendent au gouvernement de l'Église. Par ailleurs, les fidèles sont plongés dans une réelle inquiétude liée aux malheurs de l'époque et cherchent de nouvelles voies pour leur salut. Enfin, de nouveaux mouvements hérétiques émergent et mettent en avant les thèmes qui seront repris par les grands réformateurs du XVI^e siècle. Cette évolution est favorisée par la perte de prestige de la papauté et par le mouvement des idées nourri par les humanistes.

1. Les tribulations de la papauté

• LE CONFLIT ENTRE BONIFACE VIII ET PHILIPPE LE BEL

On évoque souvent en l'exagérant l'unité religieuse au Moyen Âge.

Celle-ci avait deux aspects :

- 1) elle était une unité de foi sous l'autorité d'une seule Église ; en somme, dans la plus grande partie de l'Europe, tout le monde était chrétien, catholique, romain
- 2) elle était aussi une unité entre l'Église et l'État pour permettre à l'humanité d'atteindre sa fin surnaturelle. Sa période d'apogée se situe de la fin du XI^e à la fin du XIII^e, bien qu'elle soit traversée de beaucoup de tensions. Pourtant, même si elle était difficile à réaliser, on considérait cette unité comme un facteur essentiel de la vie en société. Or, à la fin du XIII^e, l'unité religieuse est à nouveau remise en question par le combat que se livrent le pape Boniface VIII et le roi de France Philippe le Bel, petit-fils de St Louis.

Boniface VIII est célèbre pour avoir porté à son sommet l'absolutisme théocratique de la papauté. Pour lui, le pouvoir spirituel l'emporte sur le pouvoir temporel. Il affirme ce grand principe dans la bulle *Unam Sanctam* (1302), qui reprend la théorie des deux glaives, formulée au XII^e par St Bernard : « *Les deux glaives sont donc au pouvoir de l'Église, le spirituel et le matériel, mais l'un doit être manié par l'Église, l'autre pour l'Église ; l'un par la main du prêtre, l'autre par celle des rois et des chevaliers, mais au consentement et au gré du prêtre* ». Et encore : « *Toute créature humaine, par nécessité de salut, doit être soumise au pontife romain* ». Le pape s'arroge le droit de juger tout homme, parce que tout homme est pécheur. Les rois ne font pas exception : le pape peut juger les souverains « *ratione peccati* », en raison des péchés, y compris dans leurs actes de gouvernement ! Il estime

* Conférence prononcée le samedi 23 mars 2024.

donc avoir son mot à dire dans la vie des États. Or, le roi de France Philippe le Bel prétend exercer son autorité sans contrôle, selon la formule bien connue de ses légistes : « *Le roi de France est empereur en son royaume* ».

Boniface VIII s'oppose à Philippe le Bel sur plusieurs sujets comme la création d'un impôt, appelé la décime, que le roi veut lever sur le clergé sans son autorisation. Au début de 1303, Philippe le Bel déclare que Boniface VIII est un hérétique et qu'il doit comparaître devant un concile. En réponse, le pape se prépare à excommunier le roi. Le 7 septembre 1303, dans la petite ville d'Anagni, près de Rome, Boniface VIII est molesté par l'envoyé du roi Guillaume de Nogaret et temporairement arrêté. Moralement abattu, il meurt quelques jours plus tard, le 11 octobre 1303.

Un nouveau pape est élu, Benoît XI, qui apaise les relations avec Philippe le Bel en annulant notamment la menace d'excommunication, mais son pontificat ne dure que huit mois. Il faudra presque un an pour que les cardinaux parviennent à élire un nouveau pape, le 5 juin 1305 : c'est l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got, qui prend le nom de Clément V et se fait couronner à Lyon, en présence de Philippe le Bel.

• LES PAPES D'AVIGNON

Clément V est sollicité par Philippe le Bel pour abattre l'ordre du Temple dont il convoite les richesses et dont il fait arrêter les membres le 13 octobre 1307, en violation du droit canonique car les Templiers relevaient exclusivement de l'autorité du pape. Clément V proteste, mais il ne pourra sauver les Templiers. Il a convoqué un concile à Vienne (en France) destiné à réformer l'Église et à organiser une nouvelle croisade pour stopper l'expansion de l'Islam (les Turcs envahissent l'Europe). Pour cette croisade, le pape a besoin du roi de France. Les Templiers feront les frais de ce projet et leurs dignitaires seront exécutés en mars 1314. La croisade n'aura jamais lieu. Quant à la réforme de l'Église, elle a bien été l'objet d'un rapport de l'évêque de Mende, Guillaume Durand le Jeune, mais, dès le début du concile en octobre 1311, ses préconisations sont rejetées, par crainte de provoquer un schisme. Il faut dire que Guillaume Durand remettait en question l'absolutisme pontifical, se prononçait en faveur du mariage des prêtres, de la gratuité des sacrements et critiquait les réjouissances, trop licencieuses à ses yeux, qui accompagnaient les fêtes religieuses !

En toute logique après le concile, Clément V devrait s'installer à Rome, capitale de la Chrétienté. Mais il est de santé précaire et ne peut entreprendre un long voyage. D'autre part, Rome est une ville remuante, en proie à la lutte entre les Guelfes, partisans de la papauté, et les Gibelins qui soutiennent la dynastie impériale des Hohenstaufen.

Clément V a fait un premier séjour en Avignon en 1309. La ville appartient depuis 1290 au comte de Provence, Charles II d'Anjou, roi de Naples et, à ce titre, vassal du pape. Elle est voisine de la France sans faire partie du royaume et toute proche du Comtat Venaissin qui avait déjà été cédé par Philippe III le Hardi à la papauté. Pourtant, Clément V n'y résidera jamais de manière fixe. Quand il meurt, le 20 avril 1314, il n'a pas fait d'Avignon le véritable centre de l'Église. Mais, sous son règne, les cardinaux et aussi ses collaborateurs se sont installés les uns à Avignon, les autres à Carpentras, capitale du Comtat. C'est dans ce milieu que va germer l'idée de rester à Avignon. Les Français deviennent prépondérants dans l'Église : 7 papes français se succèdent. En réalité, ce sont des papes de langue d'oc. A Clément V succèdent Jean XXII (Jacques Duèze), élu au terme d'un conclave interminable de 2 ans, véritable fondateur de la papauté d'Avignon dont il a été l'évêque, Benoît XII (Jacques Fournier), qui fait construire le premier Palais des papes, le Palais Vieux, Clément VI (Pierre Roger), grand seigneur qui lance la construction du Palais Neuf et aussi grand mécène qui fait venir les meilleurs artistes, notamment les peintres siennois. En 1348, Clément VI achète Avignon à Jeanne Ière, reine de Sicile et comtesse de Provence. La ville restera possession pontificale jusqu'en 1791. Puis viennent Innocent VI (Etienne Aubert), Urbain V (Guillaume de Grimoard) qui tente un premier retour à Rome en 1367, mais c'est un échec et, en 1370, il doit rentrer à Avignon et enfin Grégoire XI (Pierre Roger, neveu de Clément VI) qui, lui, reviendra à Rome en 1377.

Pendant son séjour en Avignon, la papauté s'organise en une monarchie centralisée. On estime que 3000 personnes environ travaillent soit à la cour pontificale proprement dite (les gardes, les serviteurs...) soit dans les organes de la Curie (la Chancellerie, qui s'occupe de la correspondance du pape, la Chambre apostolique qui gère les finances, les différents tribunaux), soit encore dans les entourages des cardinaux. Au total, une impressionnante machine administrative nécessitant une fiscalité renforcée, un personnel qui s'est bien installé en Provence et qui ne tient pas du tout à revenir à Rome, ville parfois agitée et au climat moins salubre à cause de la malaria.

Avant d'évoquer ce retour, je dois présenter un grand personnage insuffisamment connu des Amiénois. Il s'agit de Jean de La Grange, né entre 1325 et 1330. Issu d'une famille bourgeoise riche et influente, il se destine après ses études à une carrière ecclésiastique. D'abord moine bénédictin clunisien, il devient en 1358 l'abbé, c'est-à-dire le supérieur, de l'abbaye de Fécamp, l'un des plus riches bénéfices du royaume, une abbaye qu'il ne dirige que de loin puisqu'il est plus attiré par la politique et la diplomatie. Il devient conseiller et ami du roi Charles V qui lui confie une grande part des affaires financières du royaume et la surveillance de l'éducation de ses fils, le dauphin Charles -futur Charles VI- et Louis d'Orléans. Charles V intervient auprès du pape Grégoire XI pour que Jean de La Grange obtienne l'évêché d'Amiens en 1373 et soit fait cardinal deux ans plus tard. Il quitte alors son évêché pour s'installer à Avignon, tout en restant très attaché à son ancien diocèse. Il finance la construction du Beau Pilier de la cathédrale qui répond à une nécessité architecturale : c'est un contrefort destiné à soutenir la tour Nord. Le Beau Pilier est aussi un manifeste politique à la gloire des Valois. Dans la cathédrale, Jean de La Grange fonde aussi deux chapelles et fait construire son tombeau, dont il ne reste que le gisant.



Photo 1 : Gisant de Jean de La Grange, Cathédrale d'Amiens

Dans la dernière partie du XIV^{ème} siècle, le retour du pape à Rome est contrarié par la révolte d'une majorité des villes des États pontificaux contre les légats du pape. Jean de La Grange fait plusieurs allers-retours entre Avignon et l'Italie pour maîtriser les conflits et soutenir Grégoire XI qui souhaite revenir à Rome. Or, à la même époque, la Provence subit les contrecoups de la guerre de Cent Ans en France. Avignon redoute le passage dangereux de bandes de mercenaires. D'autre part, malgré l'absence prolongée des papes, c'est toujours Rome qui est reconnue comme métropole de la Chrétienté. Avignon n'a pas les reliques prestigieuses de la Sainte Croix, ni la tombe de St Pierre. Enfin, si les rois de France ne s'approprient pas vraiment la papauté, ils exercent sur elle un contrôle au détriment de l'indépendance de l'Église. C'est ce que le poète et humaniste italien Pétrarque (1304-1374) dénonce quand il évoque la « *captivité de Babylone* », en référence à l'exil du peuple juif au VI^{ème} siècle avant JC. En 1376, Ste Catherine de Sienne n'hésite pas à admonester le pape Grégoire XI pour qu'il revienne, ce qu'il fait en janvier 1377, accompagné, entre autres cardinaux, par Jean de La Grange, un retour que l'on imagine définitif.

• LE GRAND SCHISME

Le schisme éclate en 1378 à la mort de Grégoire XI. La foule romaine ne veut pas d'un nouveau pape français et pousse les cardinaux à élire un pape italien, Urbain VI. Mais ce choix se révèle désastreux, le nouveau pape se montrant particulièrement intransigeant. Urbain VI dénonce la vie princière que mènent les cardinaux et leur goût invétéré pour l'argent. Il s'attaque publiquement à Jean de La Grange. Furieux, celui-ci quitte Rome avec tous les cardinaux français. Dans un premier temps, ces cardinaux, réunis à Anagni, déclarent nulle l'élection d'Urbain VI, sous prétexte qu'elle n'avait pu se faire librement. Dans un deuxième temps, les 13 cardinaux français, auxquels se joignent 3 italiens, se réunissent en conclave à Fondi, près de Rome, et élisent un autre pape : Robert de Genève, devenu Clément VII. Urbain VI occupant Rome, Clément VII retourne à Avignon, ce que souhaitait le roi Charles V. A la mort du roi, en 1380, Jean de La Grange est chassé de la cour par Charles VI. Il s'installe définitivement à Avignon où il sert Clément VII qui le comble d'honneurs. Il servira ensuite son successeur Benoît XIII, mais il se brouillera très vite avec lui. Il mourra en 1402. Je fais ici une courte parenthèse sur Benoît XIII : c'est lui qui a encouragé Ste Colette de Corbie à réformer l'ordre des Clarisses. Il l'a nommée « *abbesse, dame et mère de toutes les personnes qui se rangeraient sous sa réforme* ». Ste Colette a fondé 17 couvents, dont celui d'Amiens.

Le Grand Schisme divise le monde chrétien en deux : la France et ses alliés, l'Ecosse, les royaumes ibériques, le royaume de Naples soutiennent le pape d'Avignon, tandis que l'Angleterre, la Flandre, la Pologne, la Hongrie, l'Empire et les royaumes scandinaves se rangent du côté du pape de Rome. Du fait de la guerre de Cent Ans, la division en deux camps était inévitable, chaque souverain ou prince soutenant l'un ou l'autre pape en fonction de ses intérêts politiques.

Le schisme dure plus de quarante ans, malgré les tentatives pour le faire disparaître, par exemple l'idée d'une abdication des deux papes, lancée par l'université de Paris, dont le chancelier est le Compiégnois Pierre d'Ailly, en 1394. Quand l'un des deux papes meurt, un autre le remplace, chacun des deux camps étant persuadé de la légitimité de « son » pape. En 1409, les cardinaux des deux obédiences convoquent un concile à Pise. Ils déposent les deux papes, Grégoire XII (Rome) et Benoît XIII (Avignon) comme hérétiques et en élisent un troisième, Alexandre V, mais les deux autres refusent de s'incliner. Alexandre V meurt l'année suivante et son successeur Jean XXIII n'a aucune des qualités requises. Finalement, le concile de Pise a aggravé le schisme : ce sont maintenant trois papes qui se partagent la Chrétienté. Chaque pape excommuniant ses adversaires et leurs partisans, toute l'élite de la société européenne se trouve bientôt sous le coup de l'excommunication. Les consciences sont profondément troublées.

C'est un nouveau concile, réuni à Constance en 1414 par un laïc, l'empereur Sigismond, qui dénoue la crise en déposant les trois papes rivaux et en élisant un quatrième, Martin V en 1417. Lorsque le concile de Constance se sépare, en 1418, l'unité de la Chrétienté est enfin restaurée après quarante ans de schisme.

• LA VOIX DU LAÏC

Le recours aux conciles n'aurait pu être qu'une formule de circonstance, imposée par la nécessité de mettre fin au Grand Schisme, mais il devient pour les participants l'occasion rêvée d'affirmer la supériorité du concile sur le pape. Et, d'un concile à l'autre, on observe une évolution significative de l'assemblée conciliaire, au profit des laïcs.

En 1409, le concile de Pise était un concile de style classique où l'Eglise était représentée par les évêques, les abbés et les chefs des grands ordres religieux. Au concile de Constance (1414-1418), on retrouve les mêmes dignitaires, mais s'y ajoutent des docteurs en théologie, des docteurs en droit canonique, lesquels sont parfois des laïcs. Pour participer aux délibérations, le grand critère n'est plus l'office, mais la compétence, d'où la position de force des Universitaires, surtout ceux de Paris comme Pierre d'Ailly et Jean Gerson, partisans de la supériorité du concile sur le pape. Le concile de Constance adopte deux importants décrets : le décret « *Sacrosancta* » affirme que le concile tient directement son autorité du Christ et que tous les fidèles doivent lui



Photo 2 : Fresque de Gozzoli commémorant le concile de Florence (en bas et à gauche le patriarche Joseph de Constantinople). Florence : Palais Médici-Ricardi



Photo 3 : Fresque de Gozzoli : l'empereur byzantin Jean VIII, Paléologue.

obéir, y compris le pape ; le décret « *Frequens* » veut faire du concile un mode de gouvernement normal de l'Église et prévoit des réunions à intervalles réguliers : la première 5 ans plus tard, la seconde 7 ans après et ensuite tous les 10 ans.

Le concile de Pavie-Sienne, ouvert en 1423, se révèle infructueux. Il est dissous au début de l'année suivante. Sept ans après se tient le concile de Bâle, sous la présidence du pape Eugène IV, successeur de Martin V. Cette fois, il y a 4 ou 5 fois plus de clercs et de laïcs que d'évêques. Le concile veut restreindre encore les prérogatives du pape et gouverner l'Église. En 1439, il devient même rebelle au pape en créant un antipape, Felix V, duc de Savoie, à qui Ste Colette a demandé d'abdiquer, sans succès (il se soumettra 10 ans plus tard). Eugène IV ne lâche rien, transfère le concile à Ferrare, les extrémistes restant à Bâle avant de finir par se disperser. Le concile de Ferrare, transféré à Florence en 1439, est un succès : il aboutit à un accord avec les orthodoxes, les Grecs de Byzance, fortement menacés par les Turcs. La bulle « *Laetantur Coeli* », qui proclame l'union des deux Églises séparées depuis 1054, fait beaucoup pour la restauration de l'autorité pontificale, dans l'Église et à Rome même. Cet accord avec les orthodoxes n'aura pas de suite. Reste que, pendant toute cette période, le rôle des laïcs a progressé aux dépens du monde ecclésiastique.

2. Les appels à la réforme de l'Église

• NOSTALGIE ET CRITIQUES

L'Église conserve la place prépondérante qu'elle occupe dans la vie quotidienne. Les fidèles de base, peu instruits, sont fort éloignés des obscures querelles du Grand Schisme. Chaque dimanche, on continue d'aller à la messe et les sacrements restent des rites de passage fondamentaux dans l'existence.

Mais, en cette fin du Moyen Âge et surtout au XVe siècle, la nostalgie de la toute première Église s'exprime de plus en plus fort : « *Dans la primitive Église, s'écrit à Florence le dominicain Savonarole (1452-1498), les calices étaient de bois et les prélats d'or, mais maintenant, les calices sont d'or et les prélats de bois* ». Partout, on entend des appels à la réforme de l'Église « *in capite et in membris* ». Une

véritable marée de critiques et d'insultes s'élève contre tous ceux qui y détiennent l'autorité. La liberté de langage, la violence de ton sont incroyables et nous surprennent encore aujourd'hui. Il y a évidemment des excès dans ces attaques, mais, en général, elles sont inspirées par un authentique zèle réformateur.

En effet, l'Église ne répond plus, ou fort mal, aux attentes des fidèles. Les ecclésiastiques pieux et dévoués ne manquent pas, mais, à côté d'eux, combien de mauvais prêtres ou de prélats indignes ? La littérature médiévale et les documents d'archives qui émanent notamment des officialités, c'est-à-dire des tribunaux ecclésiastiques, dépeignent sans complaisance les prêtres et les religieux.

Le nicolaïsme (mariage des prêtres) tend à disparaître. La réforme grégorienne, du nom du pape Grégoire VII (1073-1085) avait imposé le célibat des prêtres pour éviter que des biens appartenant à l'Église soient transmis par héritage. Cela dit, le concubinage reste courant. La simonie (vente de charges ecclésiastiques, d'objets sacrés, de sacrements) persiste également. On reproche aussi aux prêtres leur ignorance : les curés incapables de comprendre trois mots de latin sont nombreux. Certes, des efforts sont faits pour améliorer leur niveau. Par exemple, le théologien et prédicateur Jean Gerson (1363-1429), qui a succédé à Pierre d'Ailly comme chancelier de l'Université de Paris, rédige une « *Instruction des curés* ». Mais ces efforts restent insuffisants. Autre souci : les évêques déplorent l'absentéisme des curés, qui ne résident pas toujours dans leurs paroisses.

Le clergé régulier, jugé plus sérieux et honnête, est mieux considéré, sans être à l'abri de toute attaque. Au XVI^e siècle encore, Rabelais (1494-1553), qui en fait partie, se moquera des moines trop gras et ignorants.

Les critiques pleuvent aussi sur les évêques, souvent princes temporels, parfois hommes de guerre plus que pasteurs. Nombreux sont ceux d'origine noble qui refusent d'abandonner leurs mœurs aristocratiques et gaspillent l'argent de leur charge en dépenses somptuaires.

Enfin, les attaques sont aussi violentes contre les papes. On leur reproche de négliger leur mission spirituelle pour se consacrer davantage à la politique. On dénonce leur train de vie royal, leur insatiable cupidité. L'administration pontificale perçoit des taxes, les annates, sur les bénéfices de toute la chrétienté, avec des variantes selon les pays (un bénéfice est un ensemble de biens permettant à son détenteur de vivre et de remplir sa mission : un évêché, une cure, une abbaye sont des bénéfices). On reproche aussi aux papes un népotisme effréné. Ainsi, le pape Sixte IV (1471-1484) nomme cardinaux ses neveux, dont l'un âgé de 16 ans. Son successeur Innocent VIII (1484-1492) multiplie les ventes d'offices pour remplir ses caisses. La simonie pollue même l'élection du pape suivant. Le cardinal Rodrigo Borgia devient pape sous le nom d'Alexandre VI après de longs marchandages et la promesse de donner à ses électeurs évêchés, châteaux et abbayes.

Toutes ces attaques contre les hommes d'Église, du haut en bas de la hiérarchie, révèlent en fait une profonde inquiétude de l'état de l'institution et sont autant d'appels à sa réforme. Nicolas de Clamanges, humaniste, recteur de l'Université de Paris, a écrit un traité sur l'état de l'Église : « *De ruina et reparatione Ecclesiae* », édité en 1483. En voici un extrait : « *L'Église, souillée de vices, a besoin de vêtir le cilice, de s'accuser publiquement, la tête couverte de cendres, pieds nus, se meurtrissant la poitrine et le gros cierge de cire jaune à la main* ».

Les humanistes, qui sont aussi des penseurs chrétiens et souvent des hommes d'Église, prônent le retour aux débuts du christianisme. Le fondement de toute pensée chrétienne se trouve dans les Écritures. Or, jusqu'au milieu du XV^e siècle, on ne connaissait généralement la Bible et les Pères de l'Église que par des citations courtes, déformées par les commentaires accumulés au fil du temps. À partir de 1455, l'imprimerie permet la diffusion de la Bible de Gutenberg. Des traductions au moins partielles de la Bible se répandent à travers l'Europe, permettant aux laïcs d'avoir un accès plus facile aux Écritures. Or, l'Église craint de perdre de son privilège d'interpréter, d'expliquer les textes sacrés. Elle redoute que cette libre lecture, sans son intermédiaire, n'entraîne de graves erreurs de compréhension.

• L'ÉVOLUTION DE LA SENSIBILITÉ RELIGIEUSE

Si la foi demeure profonde, le caractère tragique et même morbide de la sensibilité chrétienne à la fin du Moyen Age a été souvent souligné. C'est assurément le fruit des malheurs du temps rappelés en introduction : les épidémies, les guerres, les famines. Les chrétiens éprouvent une peur grandissante face à la mort. Le culte des saints et de la Vierge qui, depuis des siècles, canalisait la piété populaire, ne suffit plus à apaiser leurs craintes. L'Église ne répond pas à l'angoisse des fidèles.

Or, depuis longtemps, les hérétiques mettaient en doute la validité des sacrements administrés par des prêtres coupables, ce qui alimentait l'inquiétude. Dans certains testaments, on voit des bourgeois, des nobles prévoir non seulement des messes, des prières après leur mort, ce qui était courant, mais aussi des conditions quant aux qualités morales de celui qui sera chargé de cette mission. La peur de ne pas être sauvé, la peur de l'enfer taraude bien des fidèles. Or, à la fin du XII^e siècle, selon l'historien Jacques Le Goff, une nouvelle géographie de l'au-delà s'était mise en place, avec l'apparition d'un lieu intermédiaire entre le paradis et l'enfer, le purgatoire, reconnu officiellement par l'Église en 1274. Au purgatoire, les âmes patientent dans la souffrance avant d'entrer au paradis. Cette sorte de salle d'attente expiatoire donne lieu à des pratiques mercantiles visant à réduire la durée de cette attente par l'achat d'indulgences ou le versement par testament de sommes considérables à l'Église.

Cette obsession de la mort, on la retrouve dans le succès de livres particuliers, les « *Ars moriendi* », autrement dit l'Art de bien mourir, qui sont en quelque sorte les « *guides des derniers instants* ». Ces livres font partie des premiers livres imprimés et sont largement diffusés.

L'art exprime la même obsession : les fresques, les tableaux, les pierres tombales montrent des cadavres en décomposition, comme à Avignon le transi de Jean de La Grange. Les Danses macabres, par exemple celle de la Chaise-Dieu, en Auvergne, montrent la mort fauchant indifféremment le pape et le prêtre, le roi et le paysan, le riche et le pauvre, le jeune et le vieillard.

Les malheurs du temps poussent parfois les hommes vers une piété exacerbée. Ainsi, les groupes de flagellants qui se donnaient des coups de fouet en public pour expier leurs péchés. Le mouvement des flagellants était né au XIII^e siècle, mais il avait été condamné par le pape Clément VI en 1349, ce qui l'avait beaucoup affaibli. Or, il reprend en France à la fin du XIV^e siècle. St Vincent Ferrier, célèbre prédicateur dominicain, se déplaçait de ville en ville, accompagné de prêtres confesseurs au milieu d'une foule de personnes qui se flagellaient en marchant. Cependant, le thème de la réforme s'ajoute progressivement à celui de la pénitence.



Photo 4 : Transi de Jean de La Grange, Musée du Petit-Palais, Avignon

• LA RECHERCHE DE NOUVELLES VOIES

Bien loin des phénomènes d'hystérie collective, un nouveau courant de spiritualité se diffuse : la « *Devotio moderna* » ou dévotion moderne. Ainsi à Deventer, en Hollande, les Frères de la vie commune se regroupent autour d'un diacre, Gérard Groote, mort en 1384, puis autour de son disciple Florent Radewijns. À la différence du monachisme traditionnel, les Frères ne veulent pas se séparer du monde : clercs et laïcs vivent ensemble, partagent les ressources et les dépenses, sans vœux ni habit particulier. Ils ont des activités extérieures. Ils forment un réseau d'écoles qui sera un des foyers les plus actifs de l'humanisme en Europe du Nord. Leur élève le plus connu, Érasme, né en 1469, a été marqué toute sa vie par la spiritualité de ces frères qui conciliaient la contemplation et la vie active, l'enseignement de la Bible et celui des auteurs païens de l'Antiquité. Les frères se livrent aussi à la copie des manuscrits, même après l'invention de l'imprimerie. Très vite cependant, ils ont leur propre presse et diffusent des textes religieux, le plus célèbre étant « *L'imitation de Jésus-Christ* », œuvre du moine Thomas à Kempis. L'ouvrage, écrit en latin à la fin du XIV^{ème} ou au début du XV^{ème} siècle, est avant tout un compagnon de la vie intérieure. Il est destiné aux religieux et aux laïcs vivant dans le monde et désireux de mener une vie dévote. Il connaît un éclatant succès. Cependant, la dévotion moderne ne convient qu'à une élite : seuls les plus instruits peuvent se passer des pratiques traditionnelles et la grande réforme de l'Église tarde à venir.

3. De nouvelles hérésies

• GÉNÉRALITÉS

À toutes les époques, l'hérésie est un reflet de l'orthodoxie, en ce sens qu'au départ, les aspirations des hérétiques et celles des réformateurs modérés sont souvent très proches. Entre eux, il y a souvent une différence de degré plus que de nature, ce qui n'empêche pas qu'à terme, les deux voies ont profondément divergé.

Siècle après siècle, l'Église a été confrontée aux hérésies et les a combattues avec vigueur, mais il faut du temps pour qu'une hérésie décapitée par la répression disparaisse complètement. Ainsi, à la fin du Moyen Âge, des communautés vaudoises se maintiennent, malgré l'Inquisition, dans certaines régions : la vallée du Rhône, la Rhénanie, la Bohême. L'hérésie vaudoise, née vers 1170, tire son nom d'un marchand lyonnais, Pierre Valdès ou Valdo, soucieux d'obéir aux préceptes évangéliques en vivant dans la pauvreté. Valdès prêche sans permission des autorités ecclésiastiques. Sa doctrine s'est précisée lors de différents colloques. En voici quelques points : l'Écriture est la seule référence qui compte et tout homme, toute femme initiée à la connaissance de l'Écriture peut prêcher. Jésus est le seul intercesseur, la vénération des saints est une idolâtrie, les indulgences ne valent rien, le purgatoire est une fable etc... Ces idées seront reprises par deux grands réformateurs des XIV^e et XV^e siècles : John Wycliff et Jean Huss.

• WYCLIFF ET LES LOLLARDS

John Wycliff (1320-1384) est un universitaire anglais, longtemps professeur de théologie à Oxford. Il exprime ses idées dans une œuvre prolixe, nourrie de raisonnements complexes.

Wycliff expose la doctrine de « *l'autorité fondée sur la grâce* », selon laquelle toute autorité est accordée directement par Dieu et s'effondre lorsque son détenteur est coupable de péché mortel. Pour lui, la véritable Église est la communauté invisible des chrétiens en état de grâce. Il remet ainsi en cause l'autorité de la hiérarchie de l'Église, depuis le pape jusqu'au prêtre et même la nécessité de toute hiérarchie. Il n'hésite d'ailleurs pas à affirmer : « *Je ne vois pas pourquoi la barque de Pierre ne pourrait pas se composer uniquement de laïcs* ». Pour lui, la seule source d'autorité et de foi, c'est la Bible qu'il traduit en anglais avec l'aide de quelques érudits. Il s'agit de la première bible en langue vernaculaire.

Wycliff rejette ce qui ne figure pas explicitement dans les Saintes Écritures : le monachisme, le statut particulier du clergé, les expressions de piété individuelle comme le culte des images, les pèlerinages, les indulgences, les prières pour les défunts. Il rejette également la transsubstantiation (rappel : pour les catholiques et les orthodoxes, la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie signifie que la substance du pain et du vin est intégralement transformée pour devenir le corps et le sang du Christ).

Les idées de Wycliff sont condamnées lors d'un concile provincial tenu à Londres en 1382. Mais elles sont efficacement propagées par des prédicateurs itinérants, les Lollards. Malgré la répression, ils diffusent la pensée de leur maître jusqu'en Europe centrale. Wycliff meurt en 1384, sans avoir été personnellement inquiété. Il a jeté les premières bases du protestantisme plus de cent ans avant que celui-ci ne prenne corps.

• JEAN HUSS

Comme Wycliff, Jean Huss est un universitaire brillant, professeur de philosophie à l'université de Prague, dont il sera nommé recteur en 1409. Il est séduit par les idées de Wycliff. Il est habituellement plus modéré que le réformateur anglais qui avait nié l'Eucharistie, mais, en ce qui concerne l'Église, il a une attitude de défi plus prononcé vis-à-vis de la hiérarchie. Cela s'explique par l'existence en Bohême d'un puissant mouvement réformateur autochtone et aussi par les circonstances : le Grand Schisme n'invitait pas au respect.

L'occasion de sa révolte est une affaire d'indulgences en 1412, cent ans avant Luther. Dans le domaine de l'ecclésiologie, il pense comme Wycliff et voit en l'Église une société spirituelle. Il admet l'Église hiérarchique comme une nécessité sociale mais, pour lui, les chefs religieux n'ont d'autorité que s'ils vivent en conformité avec l'Évangile. Certes, il invite les fidèles à rester modestes, à ne pas se croire trop vite membres de cette Église purement spirituelle. Mais il leur donne le moyen de juger l'autorité. Ce moyen, c'est la référence à la Bible.

Excommunié par le pape Grégoire XII (le pape de Rome), il se rend, muni d'un sauf-conduit de l'empereur Sigismond, au concile de Constance, où il espère pouvoir défendre ses idées, mais il est emprisonné, jugé et condamné à mort. Il périt sur le bûcher le 6 juillet 1415. Aux yeux du peuple tchèque, Huss devient un martyr de la papauté et de l'Empire, Sigismond l'ayant abandonné. Le mouvement réformateur se renforce. Jusqu'en 1436, la Bohême, la Hongrie et toute une partie de l'Allemagne sont dévastées par les guerres hussites entre les partisans de Huss et ses adversaires, l'empereur et le pape Martin V qui a décrété la croisade. Les mouvements de population provoqués par l'atrocité de ces guerres sont à l'origine du terme « *bohémien* », qui est encore donné aux gens du voyage. Au XVI^{ème} siècle, Luther reprendra nombre des thèses de Huss et de Wycliff.

Fin XV^{ème}-début XVI^{ème}, l'Église est au bord de l'implosion. À Rome, les papes restent sourds aux appels répétés à la réforme. En 1506, Jules II (1503-1513) accorde l'indulgence à tout chrétien qui aiderait à la construction de la nouvelle basilique St Pierre, indulgence confirmée par son successeur Léon X (1513-1521). En Allemagne, un Dominicain, Johann Tetzel, se signale par son zèle à vendre les indulgences. On lui attribue le slogan : « *Aussitôt que l'argent tinte dans la caisse, l'âme s'envole du Purgatoire* » !

Quelques années avant, en 1511, Érasme a fait paraître un pamphlet : l'« *Éloge de la Folie* ». Il fait parler à sa place la déesse de la Folie, ce qui lui permet de se livrer à une critique virulente des abus. Érasme ouvre publiquement le registre des péchés de l'Église et appelle à sa réforme mais, fidèle à son idéal de paix et de concorde, il ne veut pas provoquer un nouveau schisme. Luther, dont la personnalité est beaucoup plus passionnée, n'aura pas les mêmes scrupules. Le 31 octobre 1517, il affiche sur la porte de l'église de Wittenberg ses fameuses 95 thèses qui lancent la Réforme. Il porte ainsi le coup de grâce à l'unité de l'Église, une unité déjà fort malmenée.

Aurélien André m'a suggéré de vous rappeler pour terminer ce chef-d'œuvre datant de 1522/1523, visible dans le bras nord du transept de la cathédrale : il s'agit de Jésus dans le

Temple de Jérusalem. Cinq ans après le coup d'éclat de Luther à Wittenberg, alors que ses idées se répandent en Picardie, l'ensemble est un magnifique éloge du Sacerdoce que combattent les protestants. Dans les niches de droite, on observe d'abord un prêtre qui encense l'autel et, devant lui, les pains de proposition offerts par les 12 tribus d'Israël, allusion à l'Eucharistie. Tout au bout, on voit dans le Saint des Saints le Grand Prêtre, seul médiateur entre Dieu et les hommes, debout devant l'Arche d'Alliance. Dans les niches de gauche, Jésus se tient devant un autel sur lequel on sacrifie un agneau : n'est-il pas lui-même l'« Agneau de Dieu » ? On le voit aussi chasser les marchands du Temple qui encombrent le parvis, ce qui peut être interprété comme un rappel des abus dont souffre l'Église, une Église dont il est, lui, le premier prêtre, le Grand Prêtre par excellence.

En résumé, ce magnifique ensemble évoque à la fois la crise de l'Église, mais aussi sa réaction, ce qu'on appellera d'abord la Contre-Réforme, puis la Réforme catholique avec le concile de Trente (1545-1563).



Photo 5 : Jésus au Temple de Jérusalem, Transept de la cathédrale d'Amiens

Les papes d'Avignon

Clément V Bertrand de Got	1305-1314
Jean XXII Jacques Duèze	1316-1334
Benoît XII Jacques Fournier	1334-1342
Clément VI Pierre Roger	1342-1352
Innocent VI Etienne Aubert	1352-1362
Urbain V Guillaume de Grimoard	1362-1370
Grégoire XI Pierre Roger Neveu de Clément VI	1370-1378

Le Grand Schisme

Années	ROME	AVIGNON
1378	Mort de Grégoire XI	
1389	Urbain VI (1378-1389)	Clément VII (1378-1394)
1394	Boniface IX (1389-1404)	
1404	Innocent VII (1404-1406)	Benoît XIII (élu en 1394)
1406		
	Grégoire XII (élu en 1406)	
1409	Le concile de Pise dépose les deux papes Grégoire XII et Benoît XIII qui refusent leur déposition. Il élit un 3^{ème} pape Alexandre V (1409-1410) à qui succède Jean XXIII	
1414-1418	Le concile de Constance dépose les 3 papes Grégoire XII, Benoît XIII et Jean XXIII. Il élit Martin V en 1417, ce qui restaure l'unité de l'Église après 40 ans de schisme.	

Bibliographie :

Edmond SOYEZ : Notices sur les évêques d'Amiens
Amiens, Langlois, 1878

Jacques LE GOFF : La naissance du purgatoire
Paris, Gallimard, 1981

Lilie FAURIAC : La commande artistique du cardinal J de La Grange
Mémoire de Master I, dirigé par Dany SANDRON
Université de Paris-Sorbonne
UFR d'archéologie et d'histoire de l'art, 2010/11

Paul CHRISTOPHE : 2000 ans d'Histoire de l'Église
Nouvelle édition, Mame-Desclée, Paris, 2017

Revue CODEX n° 24 : La papauté d'Avignon
Éditions CLD, Paris, juillet 2022

Crédit photographique :

À l'exception de celle du transi de Jean de La Grange (© Musée du Petit Palais/Fabrice Lepeltier), les photos accompagnant l'article sont personnelles : Photos © C.MM Watteel.